Les miens sont ma force

Collection « ATD Quart Monde »

© ÉDITIONS QUART MONDE 2023
www.editionsquartmonde.org
93100 Montreuil

© LE BORD DE L'EAU 2023
www.editionsbdl.com
33310 Lormont

ISBN : 978-2-35687-971-4

Martine Le Corre

Les miens sont ma force

Récit d'une combattante pour la dignité

ÉDITIONS QUART MONDE

LE BORD DE L'EAU

À ma famille,
Au père Joseph,
À tous ceux et à toutes celles à travers le monde qui habitent mon cœur,
Je suis pétrie de votre grandeur, de votre humilité, de votre humanité.

Préambule

À tout juste dix-huit ans, je suis une jeune femme, une jeune maman déjà pas mal blessée par la vie. Cohabitent alors en moi deux personnes. Celle qui prend l'avenir très au sérieux, qui veut croire au changement, à la possibilité d'une vie heureuse avec son enfant. Qui aspire à être comme tout le monde, qui veut avoir droit elle aussi au bonheur. Et puis, il y a l'autre. Un peu plus défaitiste, qui en a ras le bol de galérer et qui s'étourdit avec ses potes, dansant toute la nuit dans les bals.

J'ai dix-huit ans et je suis tout cela à la fois : je veux croire en d'autres possibles mais souvent, je dois l'avouer, je ne crois plus en grand-chose.

Pour le moment, je m'amuse avec mes amis, les jeunes de la cité où je vis, à bizuter un jeune couple qui vient de s'installer. Cathy Roudil d'Ajoux et Dominique Comte, des « gens bien comme il faut » comme on dit, très différents des habitants de mon quartier. Ils ont emménagé à côté de chez nous sans qu'on comprenne bien pourquoi. Visiblement, rien n'aurait dû les pousser à atterrir ici. Alors mes potes et moi, dès qu'on les voit, on les charrie. On ne les prend pas au sérieux. Quand ils nous disent qu'ils veulent bâtir avec nous des projets, on leur rit au nez. Au début, on les rudoie. On

se méfie de ces inconnus, on les tient à distance. Mais ils ne lâchent pas, ils insistent même. Au fil des semaines, des mois, on va finir par céder et la rencontre se faire… Et, pour moi, elle sera déterminante.

Je n'en ai pas encore conscience mais ma vie, qui oscille alors entre désespoir et désir de changement, est en train de prendre un tournant. Cathy et Dominique, engagés au sein du Mouvement ATD Quart Monde, vont réveiller quelque chose en moi et me permettre d'emprunter un nouveau chemin… Un chemin d'engagement pas toujours facile mais qui me rendra fière de ce que je suis et de ce que j'ai entrepris.

Chapitre I

Racines

Je suis née à Caen en 1955, dixième d'une famille de quatorze enfants, cinq filles et neuf garçons. Au-dessus de moi, j'avais deux sœurs plus âgées, qui ont quitté la maison assez jeune pour se marier, ce qui fait qu'après leur départ je suis devenue l'aînée des filles ; j'ai beaucoup contribué alors à faire grandir la maison, je me suis occupée surtout de l'organisation de la vie domestique, de mes deux plus jeunes sœurs, ainsi que de mes frères. J'étais, surtout pour mes frères, un peu comme leur deuxième maman. Nous avions les uns et les autres environ dix-huit mois de différence.

Mes parents, décédés aujourd'hui, sont originaires du Finistère. Pendant la guerre, mon père avait été fait prisonnier. À la fin de celle-ci, la famille a dû quitter son village dans des conditions difficiles parce que, pendant la captivité de Papa, Maman avait eu une aventure et avait mis au monde un petit garçon qu'on lui avait retiré brutalement pour le placer dans un foyer de l'enfance. Cette histoire était connue dans tout le village, Maman a été jugée « non-respectable » : c'était un « enfant du péché », qu'elle avait eu, en plus, avec un étranger, un ennemi… Ils étaient montrés du doigt par

tout le monde. Cette histoire, c'est mon frère aîné, Alain, qui me l'a confiée.

Après que mes parents se sont bagarrés pour récupérer mon frère, ils ont quitté la Bretagne pour la Normandie, afin d'y habiter et trouver du travail. Mon père était couvreur. Ils ont laissé le peu de proches avec lesquels ils étaient liés et, par la suite, nous n'avons pratiquement plus eu aucun lien avec la famille de nos deux parents. Du fait de sa liaison extra-conjugale pendant la guerre, Maman était considérée comme le canard boiteux de la famille.

Une famille qui ne rentre pas dans les « bonnes cases »

Arrivés en Normandie, ils ont atterri à Caen dans un bidonville appelé à l'époque « Long-corps-saint-Louis ». Papa essayait de trouver du boulot et travaillait par intermittence à Caen, et faisait des déplacements pour travailler à Paris. Il a beaucoup contribué à la reconstruction de la ville bombardée à la fin de la guerre. Notre vie familiale était alors très chaotique : nous avons habité successivement tous les quartiers dits « pourris » de Caen, obligés de les quitter les uns après les autres en nous faisant, dans un premier temps, saisir le peu de meubles que nous avions. Ils étaient alors mis aux enchères en salle des ventes pour éponger les dettes. Puis, dans un second temps, nous nous faisions expulser *manu militari* par la force publique. On nous expulsait soit parce que nous n'arrivions pas à payer le loyer, soit parce que le voisinage ne nous supportait plus : trop de nuisances, trop de bruit, des soucis avec l'alcool, avec cette famille nombreuse (de qua-

torze enfants) entassée dans des deux ou trois-pièces, cette famille qui ne rentrait pas comme il faut dans toutes les cases. Il faut savoir qu'à cette époque les avis de saisies et d'expulsion étaient placardés au bas des immeubles où nous habitions et l'annonce paraissait aussi dans le journal. Bonjour la discrétion !

Donc, nous avons habité les quatre coins de la ville, tous les quartiers « à mauvaise réputation », parfois hébergés chez les uns et les autres, parfois carrément à la rue, puis recueillis pendant plus d'un an par les sœurs de Notre-Dame de Charité qui tenaient un centre de redressement pour des jeunes placés sous l'autorité d'un juge. À cette époque, nous étions encore huit enfants vivant avec nos parents. Ce centre nous avait hébergés, grâce au soutien d'une assistante sociale, dans une espèce de réserve à outils, tout au fond du jardin. C'était dur, j'avais seize ans passés à ce moment-là, on se trouvait enfermés parce que, évidemment, comme y étaient accueillies des jeunes filles, tout était fermé à clé. On ne pouvait pas circuler comme on le voulait. Je me souviens que mes frères ont dû creuser derrière leur cimetière un trou sous le grillage afin que mon père puisse passer et aller au travail et pour que nous puissions rejoindre les copains en dehors des heures autorisées. Il fallait bien sortir et, comme il était hors de question qu'on nous donne les clés, nous nous étions arrangés pour trouver des combines comme ça, en cachette des sœurs qui nous menaient la vie dure, très dure.

Au bout de ce temps chez elles, j'avais alors dix-sept ans, nous avons fini par obtenir un logement dans la cité de transit de Saint-Germain-la-Blanche-Herbe. Arrivaient là des gens qui étaient en errance ou qui sortaient d'un bidonville, ils étaient censés habiter dans cet endroit pour un temps,

en attendant d'être relogés dans une HLM. C'était assez chouette d'arriver dans cette cité parce qu'on s'est sentis assez vite accueillis, même si on était très nombreux encore à la maison. Quelques aînées avaient quitté le foyer, nous avions obtenu un F4, soit un appartement avec trois chambres. On se débrouillait. On était en fait très contents d'avoir quitté le centre d'accueil des sœurs pour arriver dans cette cité.

Sérieuse et grave

Je n'ai pas de souvenirs d'enfance heureux. Je ne considère pas pour autant avoir été une enfant triste, malheureuse. Je qualifierais mon enfance de sérieuse et grave, où l'insouciance avait peu de place. Des instants joyeux très furtifs, parfois, tentent de remonter à la surface mais ils ne font pas le poids face aux souvenirs de honte et d'humiliation vécus de manière trop précoce et trop dure pour un enfant : ces souvenirs d'école, ces souvenirs de voisins qui nous méprisaient, nous stigmatisaient, nous traitaient de cas sociaux…

Quand je pense à mon histoire, je me dis que c'est à partir du moment où je suis entrée à l'école, et seulement à ce moment-là, que j'ai ressenti puis que j'ai compris, pris conscience qu'en fait ma famille n'était pas une famille ordinaire. Je pense que tant qu'on était ensemble, à la maison et dans les quartiers où j'ai habité, je ne me rendais pas compte de cette différence. Bien sûr, c'était dur parfois, en particulier avec les voisins, mais ça ne nous bouffait pas toute la vie, et les gens tout autour nous ressemblaient un peu. Mais à l'école, avec son mélange d'origines sociales, ce fut une autre histoire : clairement, on nous voyait, on nous considérait

comme des pestiférés, des gens à part. C'était très dur à vivre, je ne comprenais pas ce qui se passait et la honte m'a très vite envahie. C'est à l'école que j'ai eu ces premiers sentiments de « mal-être », de « ne pas se sentir à ma place », enfant. Mes parents étaient montrés du doigt, vivaient l'exclusion, mais moi, jusqu'ici, je ne la ressentais pas personnellement. Je voyais bien qu'on malmenait mes parents mais je ne saisissais pas le sens profond de cet acharnement et de ses effets.

L'école et la honte

Je me suis aperçue très vite que les enfants comme moi ne recevaient pas la même considération que les autres. Je me souviens par exemple de certaines visites médicales. À l'époque, pour ces visites qui se passaient dans la cantine, on nous mettait de côté. Il fallait que les « poitrinaires et les pouilleuses » aillent d'un côté et ne se mélangent pas aux autres. On nous vidait des boîtes de DDT sur la tête, et nous en sortions comme si nous avions une perruque blanche. Nous n'avions pas le droit d'approcher d'autres enfants. On se moquait de nos habits, on nous traitait de « puants », on était la risée des autres. Quand je dis « nous », je pense à mes frères et sœurs mais aussi à ceux qui, dans l'école, nous ressemblaient. Nous n'étions pas majoritaires mais nous nous reconnaissions tout de suite, d'instinct. Remontent en moi bien d'autres souvenirs de cette période. Je me souviens en particulier de ces jours où j'arrivais à l'école sans mes fournitures scolaires, tout simplement parce que mes parents n'avaient pu m'en acheter. Si j'avais le malheur de demander à une autre élève, à côté de moi, si elle pouvait m'en prêter,

et que la maîtresse m'entendait, elle rentrait dans des colères folles, hurlant que je n'avais jamais mes affaires, qu'il n'y avait pas besoin qu'on me prête quoique ce soit, que chacun devait avoir son matériel. C'était très violent. On se faisait alors prendre en grippe très rapidement ; quand ce n'étaient pas les fournitures scolaires qui manquaient, c'était l'argent pour la coopérative : nous n'étions jamais à la hauteur des attentes, et on nous le faisait savoir en nous traitant avec mépris.

Je me suis rendue compte que si je voulais me protéger un peu, j'allais devoir apprendre à mentir ! Quand on est enfant, on peut être naïf, filou, mais on n'est pas menteur à la base. Pourtant, pour se défendre, on est bien obligé de mentir si on nous y oblige. Alors on fait ses armes pour apprendre à raconter des histoires. J'insiste sur ce point, parce que cela conditionne aussi ce que l'enfant devient, comment il se construit après. Dans les vies qui sont les nôtres, pour tenter d'exister aux yeux des autres, on a besoin presque quotidiennement du mensonge. On apprend à mentir et, comme tous les apprentissages que l'on fait, c'est difficile, on se trompe avant de devenir expert en la matière. J'avais fini par comprendre, par exemple, qu'au cours des visites médicales, avec toutes les questions un peu insidieuses qu'on me posait, on cherchait en fait quelque chose sur ma famille. Quand le médecin me demandait « qu'est-ce que tu as mangé ce midi ? » alors que je n'avais absolument rien dans le ventre, et parfois depuis plusieurs jours, j'avais vite flairé le danger. J'avais six ou sept ans, et j'avais compris que je ne pouvais absolument pas dire que je n'avais rien mangé, ou que j'avais juste mangé un bol de café au lait avec du pain dur (enfants, nous appelions cela la « soupe au café ») ; alors, je m'en souviens comme si c'était hier, je me mettais à répondre que j'avais avalé deux